

Yves Dreier Eik Frenzel

Social Loft

En quête de nouvelles formes d'habitat
Auf der Suche nach neuen Wohnformen

Triest

Introduction | Einleitung

pp. / S. 4-33

Social Loft ou la quête
de nouvelles formes d'habitat
Social Loft oder die Suche nach
neuen Wohnformen
Yves Dreier, Eik Frenzel
pp. / S. 4-7

L'art de la spéculation
(architecturale)
Die Kunst der (architektonischen)
Spekulation
Yves Dreier, Eik Frenzel,
Oscar Gentil
pp. / S. 8-33

Naissance d'un contexte sociétal | Entstehung eines gesellschaftlichen Kontextes

pp. / S. 34-35

Des communs qui font la ville
Gemeinschaften bilden die Stadt
Valentin Bourdon
pp. 36-41

Die Ökonomie für die Stadt
von morgen
Une économie pour la ville
Andreas Hofer
S. 42-49

Genossenschaftliche Innenräume
Cooperative interiors
Irina Davidovici
S. 50-61

Regula Lüscher im Gespräch mit
Yves Dreier und Eik Frenzel
Regula Lüscher en conversation
avec Yves Dreier et Eik Frenzel
S. 62-71

Installation d'un cadre de vie urbain | Gestaltung eines urbanen Lebensraumes

pp. / S. 72-73

Figures de seuil | Schwellen
Alexandre Aviolat
Lorraine Beaudoin
Christophe Joud
pp. 74-89

Clusterwohnen als Impulsgeber
für nachhaltiges, zukunftsfähiges
Wohnen
Le cluster comme catalyseur
d'un habitat durable
Claudia Thiesen
S. 90-103

L'espace public à
l'ère du collectif
Öffentlicher Raum im
Zeitalter des Kollektivs
Sonia Curnier
pp. 104-113

Der Freiraum als Wiege des
gemeinschaftlichen Stadtlebens
L'espace non bâti, berceau
de la vie collective
Andy Schönholzer
S. 114-121

Des maisons communes à Paris
Gemeinschaftshäuser in Paris
Charlotte Belval, Pierre Parquet
Julia Tournaire

pp. 124–133

Nos utopies communautaires
Unsere Gemeinschaftsutopien
Pierre-Yves Borgeaud

pp. 134–141

Vers un construire heureux.
Réflexion sur l'architecture
à travers la construction
d'un vélo cargo
Auf dem Weg zu einem sinnvollen
Bauen. Reflexion über Architektur
anhand des Baus eines
Lastenfahrrads
Ariel Curtelin

pp. 142–149

C'était le XXI^e siècle
Das war das 21. Jahrhundert
Laurent Guidetti

pp. 150–157

Die Beiträge im Buch sind in der Muttersprache der Autorinnen und Autoren abgedruckt, die Übersetzungen in die jeweils andere Sprache befinden sich im beiliegenden Heft. Beim Beitrag von Irina Davidovici, der auf Englisch verfasst wurde, steht aus Gründen der Kohärenz die deutsche Fassung im Buch und das englische Original im Beiheft.

Les contributions du livre sont imprimées dans la langue maternelle des auteur·e·s, les traductions dans l'autre langue se trouvent dans le cahier joint. Pour des raisons de cohérence, la version allemande de la contribution d'Irina Davidovici, rédigée en anglais, figure dans le livre et la version originale en anglais dans le cahier.

Le XXI^e siècle tel qu'on le fantasmait au siècle passé n'existera pas. Les promesses d'avenir radieux s'envolent, les ruptures et effondrements approchent. Quelles seront les conséquences pour nos territoires, nos villes, nos habitats, nos modes de vie ? Ce contexte tangible devient l'opportunité d'appréhender les formes d'incertitude nécessaires à l'expérimentation, afin de transformer notre monde en bout de course plutôt que de chercher à tout prix à en construire un tout neuf, ex nihilo.

C'était le XXI^e siècle Laurent Guidetti

Avertissement : le texte qui suit a été rédigé en 2100. Malgré une rédaction parfois dérangement, c'est un témoignage d'une rare utilité dans la mesure où il n'a pas encore eu lieu. Contrairement à ce que sa narratrice prétend, les événements futurs décrits ci-dessous pourraient encore ne jamais se produire. Néanmoins, ce document doit alerter tou-te-s les architectes et urbanistes aux évolutions imminentes de nos villes et territoires.¹

Regarde dans quel état je suis. Regarde mes boutons, mes croûtes, mon air hagard. Regarde mes cheveux en bataille, mes dents – celles qui me restent – jaunies, et ces haillons. J'ai 35 ans et je suis déjà vieille, vidée, à bout de souffle, fatiguée de vivre. Je n'ai pas d'enfant. Ta descendance s'arrête ici, net. Me voilà devant ta tombe, toi l'arrière-grand-père témoin et acteur d'une époque faste. Je suis venue te raconter ce que j'endure et faire un petit bilan objectif de ton passage sur terre.

Nous arrivons aujourd'hui au terme du XXI^e siècle, le siècle que tu as bâti, toi l'épicurien qui a passé le cap du millénaire, vécu 90 ans comme un pacha, bien profité de la vie, des autres peuples de la terre et des générations futures, épuisé les dernières ressources naturelles et laissé ce monde en héritage. Comment avez-vous pu en arriver à rendre la survie de vos propres enfants si précaire ? Et quel est l'avenir d'une civilisation où les humains se préfèrent à leurs propres enfants ?

Tu avais tout pour changer le monde, tu savais tout ce qu'il fallait faire, autant que tout ce qu'il fallait arrêter de faire. Toi et tes semblables, habitant·e·s des pays riches de la planète, vous avez dépouillé les ressources de la terre entière. Vous nous les avez confisquées, quand bien même tu as vanté le « développement durable », acheté bio dans les supermarchés, arrêté l'eau quand tu te brossais les dents, roulé en voiture électrique. Était-ce pour t'acheter une bonne conscience ? Dans ton for intérieur, ne savais-tu pas que rien de cela ne serait à la hauteur de l'enjeu climatique et sociétal ? Comme les autres, tu n'as rien changé. Alors je te dis, voilà ton bilan, voilà tout ce que toi et tes semblables

avez réussi à faire : extraire toutes les ressources de la terre avec beaucoup d'énergie pour produire des montagnes de déchets. Voilà notre seul héritage : une terre exsangue et des montagnes d'ordures.

Toi qui étais urbaniste, n'as-tu pas constaté le saccage des villes et avec elles de tous ces lieux qui faisaient autrefois du sens pour la communauté ? Trouves-tu normal que des cités millénaires aient été éventrées pour y faire passer des voitures, que l'espace public ait été stérilisé et purgé de

¹ S'inspirant du texte dramatique « Le jour où nous avons pris le pouvoir de Maxime Motte », paru au printemps 2020, le récit propose des allers-retours entre générations qui se parlent, s'accusent, règlent leurs comptes ou simplement racontent leur quotidien et leur environnement urbain.

toute spontanéité, que le sous-sol soit encombré de câbles et de tuyaux, que de l'eau sous pression approvisionne ton appartement au 15e étage, ou encore que la nourriture que tu mangeais soit acheminée des quatre coins du monde ?

N'as-tu pas vu la campagne, la montagne, la nature, la forêt ou le sol ? Pas un m² n'a échappé à l'artificialisation, la domestication, l'extraction, l'exploitation et la logique industrielle de ta génération. Les champs, si vastes qu'on ne pouvait plus en faire le tour à pied, ont perdu leur terre, sont devenus blafards et poussiéreux. Sache qu'aujourd'hui, plus rien n'y pousse et que ça prendra encore des années pour reconstituer un sol vivant et fertile. Vous, les fossoyeur·euse·s du territoire, avez fabriqué notre quotidien indigent. En 100 ans, vous avez plus construit que l'ensemble de toutes les civilisations précédentes. Des routes, des infrastructures, des ouvrages et des habitations toujours plus nombreuses pour accueillir toujours plus de monde, toujours plus de confort.

Toi qui étais architecte, tu as participé à ce désastre. Tu as bâti des habitations parfaites pour vous, les derniers de l'Anthropocène. On y trouvait tout ce qu'il fallait : de la récupération de chaleur sur des ventilations mécaniques, des panneaux solaires de toute sorte, d'innombrables locaux sanitaires témoins d'un hygiénisme parvenu à son paroxysme, du chaud, du froid, de l'eau potable dans chaque logement, du câble en cuivre pour le passage de toutes sortes de courants électriques dans les murs de toutes les pièces, des ondes pour écouter la radio, téléphoner, surfer sur internet.² Il paraît même que vous faisiez pipi et caca dans de l'eau potable pour la récolter ensuite dans un réseau d'eau usée qui allait jusqu'à des stations d'épuration. Tu admettras quand même que c'est particulièrement tordu de rejeter de telles ressources qui polluent nos cours d'eau et, dans le même temps, d'importer du phosphore minier du Chili ou du Maroc pour fertiliser nos champs !

Toi qui étais militant ; pourquoi n'as-tu pas réussi, par tes engagements associatifs et ton travail, à contenir le mitage du territoire et à préserver le sol ? Tu as prôné le développement vers l'intérieur, soutenu la qualité architecturale et la culture du bâti, œuvré pour améliorer vos conditions de travail sans te soucier que ce serait insuffisant. Comment as-tu pu à ce point te tromper ?

L'autre jour, je suis retournée dans les cachettes de mon enfance pour y chercher des outils, des matériaux ou des conserves alimentaires. Et je suis tombée sur de vieilles boîtes d'archives en carton pleines de tes projets. J'ai tout regardé. J'étais fascinée. J'avais envie de comprendre votre monde, votre culture si différente de la nôtre et de découvrir comment

² Si j'ai bien compris, Internet était une sorte de réseau d'information ouvert et libre, une révolution qui n'aura finalement pas survécu plus d'un siècle.

vous avez réussi à nous léguer un environnement aussi hostile et une société aussi violente alors que votre monde – du moins ici, en Europe – n’était qu’un gigantesque parc d’attraction pour enfants gâtés. En voyant tes projets, je vais partager avec toi les quelques enseignements que j’en tire.

Premier enseignement : faire action

J’ai constaté que la plupart de tes projets n’ont jamais été réalisés. Comment est-ce possible ? Des écoles, des maisons d’habitation, des quartiers entiers, même des musées ou des stades. Des projets, encore des projets, mais rien de concret. Pas étonnant de ne pas parvenir à changer le monde avec une telle mentalité ! Aujourd’hui, on ne peut plus se permettre de rater une récolte ou de ne pas utiliser la moindre partie d’un arbre abattu.

Deuxième enseignement : sobre/être sobre

J’ai été surprise du décalage avec notre réalité, notre organisation, notre climat et nos besoins. Pourquoi concevoir des habitations aussi belles, grandes, riches et surtout compliquées. J’ai vu des dessins de quartiers entiers, des morceaux de ville gigantesques, des bâtiments de plus de dix étages. Tout ça pour agrandir des villes déjà trop grandes, avec des câbles, des trous, des tuyaux partout pour faire passer des flux. Mais d’où vous venait cette tuyaophilie ? Probablement de la pléthore d’énergie à disposition. Sache qu’aujourd’hui, plus rien ne fonctionne vraiment ou seulement de façon sporadique. L’énergie est rare et chère. Le courant est disponible quelques heures par jour, mais de façon limitée, et les coupures sont légion. Alors vos tuyaux, vos réseaux, ils ne servent finalement plus à rien.

Troisième enseignement : désurbaniser

Vos villes, soi-disant résilientes et dans lesquelles vous pensiez pouvoir loger 70 pour cent de la population mondiale³, se sont vidées. Le XXI^e siècle aura été celui du tournant urbain et civilisationnel. Il aura été un grand chambardement pour ses habitant·e·s, un mirage dont nous

³ Eric Verdeil, Thomas Ansart, Benoît Martin, Patrice Mitrano, Antoine Rio (ed.), *Atlas des mondes urbains*, Paris 2020, p. 148.

sommes les survivant·e·s moribond·e·s. Vous avez fabriqué la ville autour de permanences, de valeurs communes, de couches successives qui se sont additionnées très rapidement, limitant leur sédimentation et leur agrégation pour en faire

un conglomérat sans identité, sans cohésion. Vos villes ne sont plus les lieux où les gens vivent ensemble. Au mieux, ils cohabitent. Une bonne partie des maisons ont été abandonnées parce qu'impossibles à habiter. Trop exposées, trop hautes, trop denses. Beaucoup d'habitant·e·s ont fui dans des (micro-)fermes, en périphérie immédiate. Il·elle·s produisent de la nourriture et font des conserves. Avec notre climat détraqué, les cultures sont très aléatoires et exigent beaucoup de travail, alors la nourriture est très chère.

Quatrième enseignement : empirique

Nous qui sommes resté·e·s en ville. On ruclonne, on recycle la ville. Avec tout ce que vous avez laissé, on a des ressources pour des siècles ! On fabrique du carburant avec des produits plastiques, des abris, des poêlitos⁴, des pédaliers, des portes blindées et des frigos. Moi, ma spécialité, ce sont les anciens tuyaux de ventilation parce que j'ai des gants en cuir. Quand je ramène des pièces ou des matériaux rares à la maison, je suis toujours accueillie en héroïne ! On construit tout nous-mêmes, des objets aux maisons. Toujours de la même manière, les mêmes assemblages, avec les deux ou trois mêmes matériaux à disposition. On sait ce qui fonctionne et on ne cherche pas, comme ce fut ton cas, à toujours tout réinventer. Nous avons remplacé les connaissances théoriques par un savoir empirique et pratique. On habite des maisons qui ont de petites fenêtres, facilement réparables ou bricolables avec des déchets de plastique, des outils manuels et avec les moyens du bord. Toutes ces matières improbables qui sont venues des quatre coins du monde, qu'on ne sait plus produire, que vous avez jetées ou entreposées dans vos villes. Pour nous, ce sont de véritables trésors. Tu vois, nous dépeçons ce que vous avez construit méthodiquement et sans état d'âme. Vous disiez être préoccupé·e·s par le patrimoine alors que vous ne respectiez rien. Eh bien nous, on « mange la ville », un peu comme Hansel et Gretel. On est « anthropocèneophage ». C'est un peu notre revanche sur vous et sur l'Anthropocène.

Cinquième enseignement : mutualisé

La société de l'individu tout puissant se retrouve rattrapée par notre héritage commun : les limites planétaires, les limites de nos sociétés et civilisations basées sur l'individu tout puissant. Aujourd'hui, chacun·e sait faire une multitude de tâches différentes mais on reconnaît tou·te·s qu'on ne peut

⁴ Poêle à inertie très efficace dont le rendement est souvent supérieur à 80 pour cent.

⁵ Voir à ce sujet : Yona Friedman, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, Paris 2016 [1978], p. 256.

rien faire seul. Je vis dans une grande maison, avec ma famille et des amis, un clan d'environ 50 personnes dans plusieurs anciens logements. La cuisine et les toilettes sèches sont mutualisées. La plus grande surface est consacrée aux réserves alimentaires, aux stocks d'eau et de combustibles. On ne peut plus se payer le luxe d'avoir une pièce à soi, même si ça me plairait bien d'avoir un tout petit peu de temps et un tout petit coin juste à moi. On a greffé aux logements des dépendances et des zones tampons pour bricoler, conserver ou faire pousser des plantes. L'essentiel de nos moyens de production et de subsistance a été regroupé autour de notre habitat.

Je te racontes tout ça mais aurais-tu pu l'entendre de ton vivant ? De ton monde, tu n'aurais jamais pu imaginer ce qui nous aurait convenu parce que, de ta tour d'ivoire, tu ne l'aurais jamais cru. Mais, entre nous, comment aurait-il pu en être autrement ? Face à l'état catastrophique de la planète, il était manifestement plus difficile pour toi de changer et d'abandonner tes privilèges que de préparer un monde adapté à notre survie, à nous tes descendant·e·s. Pour qu'habiter ne soit pas seulement – pour nous tes descendant·e·s – « survivre au quotidien », tu aurais quand même pu préparer l'architecture, l'appauvrir, la mettre au régime frugal. Tu aurais dû penser plus petit, léger, sobre et local. Cette tiers-architecture ou « architecture de survie »⁶ existait – certes sous forme marginale – déjà à ton époque dans certaines régions du monde ou ici il y a quelques siècles. Il suffisait de la sortir de sa marginalité. Tu aurais dû corriger et transformer le territoire pour l'adapter au monde d'aujourd'hui, un monde sans ressource et au climat détraqué. Avec tes projets, tu faisais rêver d'un monde plus beau. Quelle belle mission ! Mais tu vois, en nous privant de ressources, vous nous avez condamnés à la survie et confisqué nos rêves d'avenir.

J'ai lu que la beauté de l'architecture se confirme à l'usage et à l'épreuve du temps. Eh bien sache que les ruines de supermarchés et de jonctions autoroutières ne valent pas le Parthénon. Et ça ne se démonte pas ! As-tu déjà essayé de casser une dalle en béton avec une pioche ? On doit donc bien vivre dans ce paysage artificialisé et sec, fait de béton, de parking et de routes, tout ce que vous avez construit en vitesse, sans vous soucier de ce dont nous hériterions. L'Anthropocène nous a légué un environnement dégueulasse.

J'ai aussi lu ce texte que tu avais écrit⁶ et où tu disais qu'on ne peut concevoir que l'architecture de son époque. N'avais-tu pas compris que c'était l'époque dans laquelle tu as vécu qu'il fallait changer ? Ton travail d'architecte nécessitait une prise de conscience citoyenne, elle n'est malheureusement jamais venue.

⁶ Laurent Guidetti, *Manifeste pour une révolution territoriale*, Zurich 2021.



